

monuments les glorifient et les exaltent. Il n'est pas une pierre qui n'essaye de nous tromper et de nous décevoir. Les fleurs elles-mêmes exhalent le mensonge. Pauvres artifices ! Inutile imposture ! Triste, mais néfaste comédie ! Ce luxueux décor n'a-t-il point pour but de nous distraire des graves pensées que "l'avènement du juge souverain" et la perspective de la vie future doivent inspirer à tous les hommes ?

La Bretagne est peut-être, avec la Normandie, la province de France où l'esprit se familiarise le plus avec l'idée de la mort. Les vivants et les morts se coudoient et se mêlent ; le peuple immense des âmes, "*l'Anaon*," se glisse furtivement dans nos demeures, murmure dans les ajoncs qui couronnent les fossés des routes, gémit à travers les dunes et mêle ses plaintes aux lamentations du vent qui fouette le sable des grèves. S'il n'est point donné à tout le monde de voir *l'Anaon*, nous pouvions du moins tous, à la Toussaint ou durant la nuit de Noël, entendre son pas lugubre résonner sur les routes solitaires. Quel pêcheur, quel laboureur, n'a surpris dans les landes mornes le *buguelnoz*, le petit enfant de la nuit, ou n'a discerné dans le sillon des vagues écumantes la lente procession des noyés livides ?... Chaque paroisse a son ouvrier de la mort, son pourvoyeur de cimetières, son *ankou*, qui, drapé dans son linceul et la faux à la main, traverse les villages du haut d'un char dont les sinistres grincements portent l'effroi dans les manoirs. Toute une tribu macabre escorte *l'ankou*. Derrière son char défilent les lavandières nocturnes (*kanorez noz*), qui lavent dans les étangs les linceuls des morts ; le crieur et le petit enfant de la nuit (*ar happen noz* et *ar buguel noz*), qui hantent les bruyères désertes ; les nains (*korandenet*), qui se montrent dans les champs triangulaires, et enfin l'oiseau de la mort (*sparfel*), qui va battre de ses ailes les vitres de la maison que *l'ankou* a frappée de sa faux meurtrière.

Ainsi que je le dis plus haut, c'est dans la nuit de la Toussaint que le peuple des âmes sort des cimetières et s'en va par les chemins. Un poète breton, injustement oublié aujourd'hui, Hippolyte de la Morvonnais, évoque dans de beaux vers cette vieille croyance :